

4 L'illusion groupale : un Moi idéal commun (1)

Aux trois grandes formes sociales de l'illusion décrites par Freud dès *Totem et tabou* (1912-1913) et approfondies ensuite par lui dans ses travaux de psychanalyse appliquée à la culture : l'illusion religieuse, l'illusion artistique et l'illusion que j'aime mieux appeler idéologique que philosophique, je propose d'ajouter une quatrième : l'illusion groupale.

L'analogie énoncée ci-dessus entre le groupe et le rêve me semble maintenant pouvoir être poussée plus loin. Premier point : le rêve, qui est l'illusion individuelle par excellence, se produit dans l'état de sommeil, c'est-à-dire de désinvestissement maximum de la réalité extérieure. Or les séminaires de formation ne se déroulent-ils pas en situation d'isolement culturel, en un lieu retiré de la vie sociale et professionnelle et pour une durée qui constitue une pause par rapport aux activités habituelles ? La réalité extérieure s'y trouve suspendue, mise entre parenthèses. A ce désinvestissement objectal correspond, en termes économiques, un surinvestissement du groupe, c'est-à-dire un report de la libido ainsi libérée sur la seule réalité présente ici et maintenant. Le groupe devient ainsi objet libidinal. L'observation des groupes réels confirme que chez eux aussi fonctionne le même équilibre économique que celui découvert par Freud pour l'appareil psychique individuel (cf. *Pour introduire le narcissisme*, 1914) entre la libido d'objet et la libido du Moi : il existe une corrélation inverse entre l'investissement groupal de la réalité et l'investissement narcissique du groupe.

Deuxième point. Dans le groupe comme dans le rêve, l'appareil psychique subit une triple régression ; chronologique, topique, formelle. La situation de groupe produit en effet une régression chronologique non seulement au narcissisme secondaire, mais même, c'est ici une de mes thèses, au narcissisme primaire. Pour me limiter à l'exemple du narcissisme secondaire, la confrontation aux autres est vécue comme une menace angoissante de perte

(1) Texte d'une conférence prononcée le 24 mai 1971 à l'Association Psychanalytique de France et qui a primitivement paru, à quelques variantes près, dans la *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 1971, n° 4, pp. 73-93.

de l'identité du Moi. A cette menace, répond le contre-investissement narcissique, dont tout le monde connaît bien les difficultés de communication et de cohésion qu'il entraîne dans la vie ou le travail en groupe. La situation groupale avive, chez les membres, la blessure narcissique. Certains réagissent par un repli protecteur sur eux-mêmes, d'autres, par l'affirmation, obstinée ou revendiquante, de leur Moi.

Le groupe comme le rêve produit également une régression topique. Ni le Moi ni le Surmoi ne peuvent plus contrôler suffisamment les représentants-représentations de la pulsion. Les deux instances maîtresses de l'appareil psychique se trouvent être alors le Ça et, mal différencié de lui, le Moi idéal, lequel, on le sait, cherche à réaliser la fusion avec le sein, source de tous les plaisirs, et la restauration introjective de ce premier objet — partiel — d'amour perdu. Le groupe devient pour les membres le substitut de cet objet perdu.

La troisième forme de régression, la régression formelle, s'observe dans le recours à des modes d'expressions archaïques plus proches du processus primaire, comme la pensée figurative, le discours mytho-poétique, les jeux de mots, les interjections, voire les onomatopées, les borborygmes, ou encore les signes infralinguistiques, gestes, regards, sourires, postures, mimiques, empruntés à l'expression des émotions ou aux premiers simulacres symboliques découverts par l'enfant dans ses jeux avec sa mère et avec son entourage. De là provient la difficulté, fréquente dans les classes scolaires ou dans les sociétés savantes, de maintenir les échanges entre les membres au niveau du processus secondaire.

La régression de l'appareil psychique dans la situation de groupe ou de sommeil se manifeste encore par d'autres caractéristiques relevant du domaine spatio-temporel. Nos observations ont amené les collègues avec qui je travaille et moi-même à constater que l'espace imaginaire du groupe est la projection du corps fantasmé de la mère, avec ses organes internes, y compris le phallus et les enfants-fèces. Le temps subit également la régression : il n'est plus chronologique ; son irréversibilité est abolie, laissant la place tantôt à la répétition et à l'éternel retour, tantôt à la fantasmatisation du retour aux origines et d'un recommencement.

Un lieu hors de l'espace, c'est une utopie ; une durée hors du temps, c'est une uchronie. Les êtres humains viennent aux groupes comme à une utopie et à une uchronie. La catégorie spatio-temporelle propre au groupe vécu se trouve être celle de l'ailleurs. L'inconscient, s'il est vrai qu'il soit universel, éternel, et indestructible, est aussi pour l'homme l'altérité par excellence. Il est un toujours là que chacun de nous situe toujours ailleurs. Aux individus qu'il réunit, le groupe se propose fantasmatiquement comme ce lieu hors du temps, comme cet autre côté du miroir où leur inconscient se trouverait enfin représenté et réalisé en tant qu'il serait ce qu'ils ont en commun. On se rassemble en ce qu'on se ressemble.

L'ailleurs du groupe, par exemple l'utopie collective qu'il élabore, sert à chaque individu-membre de mécanisme de défense contre son inconscient individuel ; l'inconscient est en effet saisi dans les groupes comme une réalité non plus intra- mais inter- et trans-individuelle. Toutefois, de ce fait il peut être inséré dans un code commun par lequel, comme je l'ai montré dans mon travail sur « Freud et la mythologie » (D. Anzieu, 1970 b), chaque secteur du monde prend sens à partir d'un fantasme et réciproquement chaque processus inconscient reçoit une dénomination comme métaphore ou comme métonymie d'un phénomène naturel. Ainsi, en même temps qu'un rôle de défense, les productions psychiques groupales remplissent un rôle de transition entre la réalité psychique interne et la réalité naturelle et sociale extérieure.



Je viens d'établir que la production de l'illusion peut être aussi bien groupale qu'individuelle. Il convient maintenant de préciser la forme spécifique prise par l'illusion en groupe. J'appelle « illusion groupale » un état psychique particulier qui s'observe aussi bien dans les groupes naturels que thérapeutiques ou formatifs et qui est spontanément verbalisé par les membres sous la forme suivante : « Nous sommes bien ensemble ; nous constituons un bon groupe ; notre chef ou notre moniteur est un bon chef, un bon moniteur. » Je procéderai à l'étude de ce phénomène de groupe en présentant trois observations. Ces trois observations ont chronologiquement jalonné les progrès de ma réflexion et ma pratique sur les conditions auxquelles peut s'effectuer un travail véritablement psychanalytique dans les groupes de formation.

Observation n° 4 :

Il s'agit d'un groupe de diagnostic¹ qui s'est déroulé dans le Midi de la France en douze séances d'une heure et demie réparties sur quatre jours. J'étais le moniteur. Je suis redevable à un des deux observateurs non participants, René Kaës, d'en avoir rédigé un protocole détaillé. La réflexion sur le déroulement de ce groupe m'a pour la première fois permis d'entrevoir l'existence de l'illusion groupale.

Les treize participants, six femmes et sept hommes, étaient tous, pour reprendre un terme créé par William James, ensuite oublié et récemment réinventé par André Berge, des « psychistes », c'est-à-dire des gens qui, psychologues, psychiatres, éducateurs, travailleurs sociaux, travaillent sur la réalité psychique, non sur la réalité extérieure.

⁽¹⁾ J'ai extrait du protocole de ce groupe, dénommé tantôt groupe de Cythère, tantôt du Paradis perdu, tantôt groupe de la Galère, ce qui concerne l'illusion groupale. R. Kaës, l'a utilisé d'un autre point de vue dans son article « Processus et fonctions de l'idéologie dans les groupes » (1971 b). A. Béjarano le commente également dans son chapitre « Résistance et transfert dans les groupes » (1972, pp. 83-89). Le texte intégral du protocole est publié par R. Kaës et nous-même dans un volume de la Collection *Inconscient et Culture*, intitulé : « Chronique d'un groupe : observation et présentation du groupe du Paradis perdu ».

La première séance a lieu le premier jour dans l'après-midi. Elle commence par la contestation du rôle des observateurs ; elle continue par un tour de table où chacun précise ses attentes et où apparaît à plusieurs reprises l'idée que la connaissance d'autrui qu'on espère acquérir ici devrait permettre d'« égaliser les rapports, de niveler les différences », la seule différence explicitement mentionnée se trouvant être entre le moniteur et les autres membres. Un des participants, Nicolas, en voulant jouer au psychanalyste, cristallise sur lui l'agressivité restée latente. La séance se termine par un aveu, impressionnant pour le groupe, d'une participante, Léonore, qui a déjà retenu l'attention de tous les hommes au cours du tour de table en se présentant comme femme-orchestre et comme femme-médecin : elle déclare qu'elle est spécialiste du planning familial et qu'elle a antérieurement participé à un groupe d'assistantes sociales : ce groupe a poursuivi pendant longtemps ses réunions (« nous ne voulions pas mourir », dit-elle) et chacune des participantes y a éprouvé de vives satisfactions (« nous étions très bien ensemble »).

Le destin que va connaître ce groupe pendant et après la session se noue là : le transfert négatif qui n'osait pas se porter sur le moniteur s'est déplacé sur Nicolas. Celui-ci gardera jusqu'à la fin cette fonction. Léonore, en se présentant comme spécialiste du planning familial, est perçue inconsciemment par la plupart comme celle qui connaît et maîtrise les secrets de la vie, de la naissance et du sexe. J'interpréterai par la suite sa fonction de bonne mère du groupe, mais cette interprétation sera inefficace parce qu'insuffisante : il m'apparaît en effet maintenant que le groupe n'a plus rien espéré de moi à partir du moment où il a attendu de Léonore le savoir, c'est-à-dire la révélation de ces mystères de la séduction, de la scène primitive et de la différence des sexes. Le groupe le dira en clair à travers un dessin collectif fait au tableau entre les deux dernières séances, mais je l'entendrai, par un contre-transfert narcissique, comme se rapportant à moi, alors que ce dessin exprimait la relation du groupe à Léonore, relation dont j'étais le tiers exclu. Dans ces conditions, l'utopie du bon groupe, où tout le monde s'aime et où on n'arrive pas à se séparer, et que Léonore propose, ne pourra qu'être adoptée par lui : nous aussi nous allons être ce bon groupe qui répondra au désir de Léonore et dont Léonore deviendra la bonne monitrice. En fait, après la fin de la session, ce groupe se réunira, régulièrement et longtemps, sans le moniteur ni les observateurs, tous les trois masculins, qui lui avaient été affectés au départ.

Les séances suivantes, le soir du premier jour et le matin du second, tournent autour de la neutralité silencieuse et frustrante du moniteur, neutralité qu'adopte également pour un temps Léonore. Elle s'en explique en faisant une nouvelle révélation impressionnante : elle a fait une psychanalyse. Les autres psychistes parlent de leur impuissance professionnelle dans leur métier. Puis ils décrivent le présent groupe comme une sphère sans ouverture, où chacun suffoque, isolé et exposé aux dangers d'un combat interne se déroulant en dehors de toute règle. Ils rêvent, à l'inverse, d'un groupe qui vivrait en internat et où moniteur et observateurs se mêleraient étroitement à eux. Ils forcent le moniteur à parler, puis se divisent pour ou contre l'interprétation de celui-ci sur leur crainte de l'effraction. Ensuite, les participants, que rapprochent des affinités naissantes, commencent à constituer des paires mais entre hommes ou entre femmes. Seule

Léonore jette son dévolu sur un partenaire de l'autre sexe. La présence de deux barbus dans le groupe (Nicolas et Raoul) fait se poser dans l'angoisse la question : qui porte la barbe, ou la culotte, ici ?

L'illusion groupale fait son apparition, comme c'est souvent le cas, au cours du déjeuner pris, le second jour, en commun par les participants, sans le moniteur ni les observateurs, après la quatrième séance. Au début de la cinquième séance, les participants, conformément à la règle de restitution, rapportent que, pour la première fois, ils ont à ce repas ressenti avec plaisir une cohésion de leur groupe ; ils ont également été unanimes à dire leur insatisfaction du moniteur ; certains ont proposé de l'exclure, en lui conservant toutefois sa rétribution.

Le moniteur interprète la dépendance et l'ambivalence envers lui que manifestent ces propos. Certains entendent l'interprétation comme venant d'un père redoutable et à éliminer. D'autres se déclarent satisfaits du ton et du contenu. L'agressivité collective se reporte aussitôt sur le substitut désigné depuis la première séance : après un simulacre de vote, le cahier sur lequel Nicolas consigne ses observations lui est retiré (le moniteur également prend des notes au fur et à mesure mais personne ne fait le rapprochement). On somme également Nicolas de s'exprimer sur ses relations antérieures avec le moniteur, dont il a été l'étudiant. De là, on fait le tour de tous ceux qui, eux aussi, anciens étudiants ou lecteurs de ses écrits, connaissaient auparavant le moniteur. Léonore déclare avoir au contraire fait depuis le début l'« économie du moniteur » : elle l'ignorait avant la session, elle continue de l'ignorer depuis. La fantaisie groupale d'exclusion du moniteur apparaît alors à plusieurs comme la réalisation par le groupe du désir de Léonore, ce qu'elle nie. Le moniteur interprète le désir du groupe d'avoir une bonne mère à la place d'un pouvoir mâle contesté. Interprétation exacte, mais, je l'ai dit, incomplète et qui ne suffira pas à faire saisir et dépasser par le groupe la fascination dans laquelle il s'installe devant la perspective d'une fusion narcissique collective avec l'image d'une mère toute-puissante. Ainsi se termine l'après-midi du second jour.

À la septième séance, au matin du troisième jour, une discussion s'instaure sur les effets perturbateurs pour les enfants des conflits entre les parents, allusion inconsciente à la lutte pour le pouvoir que le groupe ressent entre Léonore et le moniteur. Brusquement resurgit le thème de l'égalité qui avait conclu le tour de table de la première séance : « Que les creux et les bosses soient ici nivelés, les chefs rabotés, chacun réduit au commun dénominateur. » À l'exclusion du moniteur et des observateurs qui introduisent la distance, le jugement et la différence, tout le monde doit rentrer dans le rang, personne ne doit se distinguer des autres : à cette condition, chacun est sympathique à chacun. Des hommes disent à Léonore combien elle leur paraît séduisante. Ceci lui attire l'agressivité jalouse de plusieurs femmes du groupe. Elle en est si déconvenue que plusieurs, à la pause, s'efforcent à lui remonter le moral.

La huitième séance est marquée par une recrudescence de l'illusion groupale : dans un élan de bonté, le groupe « récupère », en s'intéressant à leur angoisse, les membres le plus éprouvés par la session : Nicolas, hier ; Léonore, tout à l'heure ; et jusqu'au moniteur, qualifié de « membre capital ».

Le déjeuner, juste après, est marqué par un agir qui vient contredire cet élan. Les participants vont ensemble, comme la veille, au restaurant universitaire ; il est tard : la serveuse veut les disperser parmi les places libres, au lieu de mettre en service pour eux deux tables déjà nettoyées. Un des membres du groupe, Raoul, la rabroue si vertement qu'elle pleure, cède, et prépare les tables réclamées. Le reste des participants a laissé faire. Ainsi le groupe, qui se réclame du pur amour et d'une stricte égalité entre les humains, se fait complice, pour préserver son festin unitaire, c'est-à-dire son illusion groupale, d'une action tyrannique exercée sur une employée subalterne. Ce n'est par un hasard si ce second repas en commun est marqué du sceau de la position dépressive : tous avouent vivre la session avec un sentiment d'échec et de marasme.

Le moniteur, quand cette déception se trouve rapportée par bribes à la séance suivante, en profite pour souligner l'évitement par le groupe de tout ce qui risquerait de lui faire perdre l'unité et l'égalité, que ce soit en admettant l'existence d'affinités susceptibles de conduire à des couplages hétérosexuels ou celle d'antagonismes internes.

Raoul évoque alors une anecdote, qui va faire florès : il possède un bateau en copropriété avec Nicolas ; avec ce bateau, cela se passe entre eux à l'image de fonctionnement du groupe ; chacun a l'impression de supporter plus de charges que les avantages. L'anecdote déclenche une intense activité de fomentation fantasmatique. On est, dit-on, embarqué sur le même bateau, on est solidaire dans le plaisir et la peine. Puis le groupe devient une galère où chacun rame à son rythme et qui avance à l'aveuglette, ignorante de son cap. On lutte ensuite sur une mer déchaînée. Une question se pose enfin : les pestiférés peuvent-ils être admis ? Oui, la peste est à bord... C'est seulement à ce moment que l'incident du restaurant avec la serveuse est rapporté, d'une façon d'ailleurs brève et purement factuelle.

Durant la pause, au milieu de l'après-midi, entre cette séance et la dixième, quelques participants dessinent au tableau une galère d'où sortent douze rames égales ; au mât flotte le drapeau jaune de la quarantaine ; il est frappé d'un cœur. Le commentaire en est aussitôt donné à la reprise : l'amour, c'est la peste. A l'avant, la figure de proue est celle d'une femme aux seins nus et généreux. Deux poissons-observateurs émergent de l'eau. Le groupe se livre à partir de là à des associations d'idées collectives : le moniteur tient le gouvernail ; le bateau pourrait être celui des Croisés battant pavillon du Sacré-Cœur et allant reconquérir la Terre sainte ; ou encore celui d'amoureux embarquant pour Cythère.

Le moniteur rapproche l'épisode du dessin de celui du restaurant : il y a dans le groupe un désir de faire l'unité en surface pour colmater les contradictions entre les principes énoncés et les attitudes pratiquées. Un débat tendu éclate alors sur l'incident du restaurant. Léonore adresse à Raoul des reproches véhéments, différés jusque-là, pour avoir bafoué la servante à laquelle elle reconnaît s'être identifiée. La femme est-elle la servante de l'homme ? Tout à coup, on s'aperçoit que cette domination abhorrée fonctionne ici et maintenant : la plus jeune et si, j'ose dire, la plus célibataire des participantes a exprimé clairement, à propos du dessin, son refus de ramer avec les autres ; personne n'y a prêté attention

et depuis elle ne participe plus aux échanges. On découvre, sur l'intervention du moniteur, que dans le groupe les femmes ont moins droit à la parole que les hommes et les célibataires moins que les mariés. Le moniteur souligne également l'importance de la rivalité des sexes. Un des deux barbus, Raoul, rapporte qu'un jour une femme a tiré si fort sur sa barbe qu'elle lui a décollé la peau du visage. L'angoisse envahit les participants à la question de savoir qui est un homme, qui est une femme et ce qui fait la différence.

Les deux dernières séances ont lieu le matin du quatrième jour. La onzième commence par la phrase : « A midi nous nous séparerons » ; elle continue en alternant l'expression de l'angoisse de mort et l'élaboration de l'expérience vécue pendant les trois jours précédents. Les participants reconnaissent n'avoir accepté de se voir vivre qu'à travers l'image idéale d'un phalanstère, bateau ou île, où l'amour et l'ordre, rendus compatibles, auraient permis à chacun la satisfaction de ses désirs.

Pendant la pause, avant la dernière séance, nouveau dessin au tableau. C'est l'île du Paradis édénique, but supposé atteint par ce groupe-croisière : une femme et un homme sont debout et nus sous un palmier ; ils se tiennent de part et d'autre de l'Arbre de la Connaissance, qui donc les sépare, et dans lequel erre, on le dit à mi-voix lors de la reprise, le serpent-moniteur. On explique aussi avec difficulté, après un long silence que la femme, peut-être Léonore ?, est amputée de ses bras « pour ne pas se défendre contre les entreprises amoureuses de l'homme » et, après un autre silence, que tous deux sont purs, naïfs et innocents.

L'angoisse de la fin du groupe revient en force ; le dessin est oublié et le bilan de la session est repris et poursuivi. Les interventions du moniteur ne sont plus entendues. Un autre thème s'impose, celui de la prophétie d'une survie : « Le groupe meurt, mais il va porter ses fruits... » ; « Quand j'étais croyante, le corps mystique était pour moi une idée-force... » ; « Il est nécessaire de sentir qu'il y a un prolongement au-delà de la mort... » On élabore des projets de réunions futures. On affirme que cette session aidera à mieux vivre, que l'on a progressé ; on espère que « le monde dans lequel maintenant nous allons retourner est un monde changé, à cause de l'expérience du bateau ».

On découvre que Nicolas ne participe pas à cette euphorie ; il est isolé, silencieux, exclu : « Depuis qu'on lui a coupé la langue, il se tait. » Le groupe, ajoute-t-on, n'a commencé d'exister qu'en le condamnant parce qu'il n'avait pas consenti à la loi du groupe. Il a fallu « lui infliger la castration de son petit cahier » ; ce qu'on a condamné en lui, dit-on encore, c'est son identification au moniteur.

Cette réactivation de la question de la différence déclenche un jugement collectif agressif et dépréciatif à l'égard de la session ; artificialité de l'expérience, inégalité introduite par la présence du moniteur, croyance que des groupes existent ailleurs, où les rapports interindividuels peuvent être satisfaisants à la fois en groupe et en couple. Le projet, émis par Léonore, d'une réunion dans l'égalité sans moniteur ni observateurs est repris par la plupart.

Le moniteur annonce l'heure de la fin, mais les participants demandent à demeurer autour de la table, requièrent des observateurs de les y rejoindre et, avec

l'assentiment (bien difficile à refuser) du moniteur, instituent une treizième séance supplémentaire, dotée d'un ordre du jour comportant trois questions.

La première concerne les observateurs : comment ont-ils vécu ces trois jours ? Leur réponse dissipe la crainte qu'ils n'aient rempli un rôle d'espion au détriment des participants. Ceci prouve que l'angoisse persécutive a, sans que sur le moment je m'en sois clairement aperçu, été présente dans le groupe tout au long de la session et qu'elle va de pair avec l'illusion groupale.

La seconde question s'adresse au moniteur : quelle comparaison a-t-il faite entre ce groupe et les autres groupes déjà animés par lui ? Je réponds en reprenant une intervention antérieure : dans ce groupe on a surtout cherché à se connaître les uns les autres ; d'où le fait que les tensions surgies en son sein ont été, non pas analysées en tant que processus groupaux, mais traitées en terme de conflits de personnes. Là aussi, en rédigeant maintenant cette observation d'après les notes de l'époque, je mesure ma méconnaissance du caractère transférentiel de cette seconde question, dont le sens latent devait être : avons-nous été le bon groupe aimé d'un bon moniteur, ou le mauvais groupe non-né, indéfiniment gardé dans son ventre par un moniteur indifférent et sans désir pour nous ? Parmi les autres enfants-groupes du moniteur, sommes-nous enfant préféré ou un avorton rejeté ?

Enfin, la dernière question : les participants n'ont-ils rien appris sur le groupe ? A cette époque, je travaillais avec le modèle théorique lacanien de l'imaginaire, du symbolique et du réel, et je répondis en proposant une interprétation de l'imaginaire du groupe que le dessin collectif aurait exprimé à travers la métaphore du Paradis : seul le moniteur pourrait avoir la connaissance, qui resterait interdite aux participants ordinaires ; la femme aurait été dessinée sans bras, non pas pour qu'elle ne puisse résister à l'homme comme le groupe l'avait prétendu, mais pour qu'elle ne puisse saisir la pomme d'un savoir coupable et la proposer à l'homme. J'ajoute, dans l'espoir, qui s'avérera vain, de faire passer les participants du registre imaginaire au registre symbolique, que seul le groupe dans sa totalité peut se connaître par la mise en commun des évaluations de chacun sur ce qu'il ressent et retire du groupe, que la connaissance du groupe par lui-même est une démarche « laïque », ne comportant nul savoir coupable ou réservé et que le moniteur n'est ni un serpent ni la haute stature d'un dieu. Tel est le dernier mot de la session.

Par la suite, on sut par des indiscretions que les participants s'étaient réunis à plusieurs reprises. Au bout de deux mois, René Kaës, un des observateurs, reçut une carte postale qui comportait pour tout texte une signature : « le groupe », sous le dessin d'un drapeau blanc frappé d'un cœur rouge. La photographie, au recto de la carte, représentait un paysan, fourche à la main, surprenant derrière une haie un homme et une femme nus, avec la légende suivante : « Eh la petite mignonne, fallait point vous déranger pour moi, j'faisons que regarder. »

Ceci m'a conduit, dans mon article de 1966, en partie inspiré par l'expérience de cette session, et reproduit plus haut dans le chapitre *Analogie du groupe et du rêve*, à expliquer ainsi le refus de ces psychistes de comprendre les processus psychiques qui s'établissent entre les membres d'un groupe :

« Cythère, c'est le rêve de relations humaines exclusivement libidinales. Mais Cythère s'est transformé brusquement en Paradis où Adam et Eve honteux de leur nudité, se tiennent sous l'Arbre de la Connaissance du bien et du mal : ils connaissent que l'amour désiré est interdit et ils sont séparés. La fantasmagorie qui fondait la résistance dans le groupe était celui-ci : se connaître les uns les autres, connaître les phénomènes de groupe, c'est goûter aux fruits de l'Arbre de la Connaissance du bien et du mal, c'est connaître le secret de la naissance, le mystère de la procréation ; c'est pour l'enfant assister à la scène primitive, c'est-à-dire à l'acte par lequel ses parents l'ont conçu. Le sentiment de culpabilité était là si massif qu'il a rendu inacceptable la curiosité de savoir. Les participants ont vécu comme secret inaccessible, comme mystère interdit, la connaissance psychologique qu'ils étaient venus chercher. »

Ce que j'ai manqué dans ce groupe, chose que son second dessin, sa troisième question, puis sa carte postale donnent à comprendre, c'est l'interprétation de l'angoisse devant le fantasme de la scène primitive. Le refus d'aborder la question des couplages dans le groupe, le refus de Léonore de se poser en partenaire du moniteur, le refus d'admettre que l'existence de ce groupe reposait sur une initiative conjointe du moniteur et de l'observateur principal, l'affirmation réitérée d'une absolue égalité de tous les membres, c'est-à-dire la dénégation de la différence des sexes, deviennent alors compréhensibles. De ce point de vue, l'illusion groupale dans laquelle ce groupe s'est entretenu lui a servi de défense contre le fantasme de la scène primitive, c'est-à-dire de défense contre l'explication de l'origine des êtres humains par l'union sexuelle d'un homme et d'une femme. L'illusion groupale traduit l'affirmation inconsciente selon laquelle les groupes ne naîtraient pas de la même façon que les individus, qu'ils seraient des productions parthénogéniques, vivant à l'intérieur du corps d'une mère féconde et toute-puissante. Ceci rend compte du désir inconscient qui pousse tant de nos contemporains, comme on dit, à « faire du groupe », désir qui s'avère en fait être celui de guérir ses propres blessures narcissiques et de se mettre à l'abri de leur répétition éventuelle par une identification projective au bon sein.

Observation n° 5 :

La seconde observation porte sur un groupe de diagnostic de trois jours, dans l'Est de la France, composé de huit participants (quatre hommes, quatre femmes) et tenu, avec l'accord de ceux-ci, dans un studio d'enregistrement. Je comptais procéder à la publication, accompagnée d'un commentaire, de la transcription intégrale des bandes. De ce matériel considérable, je ne retiendrai ici que les circonstances dans lesquelles l'illusion groupale est apparue. Le groupe évolue assez régulièrement de séance en séance jusqu'à la dixième. Un blocage apparaît à la onzième, marqué par des silences, par un climat lourd, par l'absence d'une thématique commune dans le discours explicite. Ce blocage est aussi le mien : j'ai perdu le fil. Mû par le désir de donner quand même aux participants quelque chose de ce qu'ils sont venus chercher, je me lance, à la douzième et dernière séance, dans une fuite en avant, sous forme de plusieurs longues interventions dont aucune ne réussit à constituer une interprétation correcte et efficace.

Que s'est-il donc passé ? A la dixième séance, les conditions de l'illusion groupale, que le groupe du Midi nous a laissés pressentir, sont réunies dans ce groupe de l'Est.

La première tient en ce qu'un des participants, Daniel, éducateur spécialisé, Alsacien affirmé, catholique à la charité militante, est devenu le bouc émissaire du groupe, comme Nicolas, manifestement juif, barbu et charitable, l'avait été précédemment. Tous deux irritent car on pressent un certain masochisme derrière leurs bons sentiments. Mais surtout, admirateurs déclarés du moniteur, ils facilitent le déplacement violent sur eux de l'agressivité collective latente envers lui. La croyance qu'ils professent est celle que Freud a décrite dans *Psychologie collective et analyse du Moi* (1921) : un groupe, c'est l'identification de tous à un chef, à un Idéal du Moi. Or cette conception est honnie des autres participants, venus à la session pour vivre un groupe qui s'organise autour non pas d'un personnage central mais du groupe lui-même. La première condition de l'illusion groupale est donc le clivage du transfert. Pour que le groupe puisse devenir le bon sein introjecté, il faut qu'il trouve un mauvais objet sur lequel le transfert négatif clivé soit projeté.

La seconde condition réside dans une idéologie égalitariste. Le groupe du Midi l'avait exprimée dans son désir de niveler les différences, dans son premier dessin de la galère aux douze rameurs. A l'exception de Daniel, le groupe de l'Est est composé de professeurs, de formateurs, de psychologues, tous français « de l'intérieur » ou alsaciens si parfaitement assimilés que leur origine ne se remarque plus, laïques militants ou protestants discrets, prêts à rallumer la guerre religieuse. Ils développent une croyance jacobine en la liberté, l'égalité et la fraternité démocratiques dans le groupe, avec menace de Terreur à l'égard des suspects, et affirmation du pouvoir central sur les particularismes régionaux, notamment sur le particularisme alsacien. Leur intention explicite est de vivre le groupe de diagnostic comme une expérience de philosophie politique, non de psychanalyse. Les neuvième et dixième séances sont consacrées à mûrir un projet utopique, équivalent de l'Eden dessiné par le groupe du Midi, et qui est d'organiser le groupe en Cité autogérée. Pourquoi la seconde condition de l'illusion groupale est-elle la production d'une idéologie égalitaire ? La régression provoquée par la situation de groupe ou de foule va souvent bien en deçà de l'organisation œdipienne à laquelle Freud s'est tenu dans ses écrits de psychanalyse appliquée à la culture. Les disciples anglais de Mélanie Klein ont justement vu et dit les premiers que cette situation mobilise les angoisses archaïques, persécutives et dépressives, liées à la relation duelle avec la mère. Or, l'illusion groupale est, dans cette situation régressive, la contrepartie de ces angoisses archaïques, comme la fusion avec la bonne mère est, pour le nourrisson, dans le cadre de la relation duelle, la contrepartie des fantasmes visant le mauvais sein ou le mauvais objet : « Nous sommes tous de bons objets dans le sein de la bonne mère et nous nous aimons les uns les autres en elle comme elle-même nous aime en nous concevant, nourrissant et soignant. » Il s'agit donc ici d'une égalité des enfants-pénis dans leur relation au sein comme objet partiel. Une telle égalité est très différente de celle décrite par Freud dans les organisations sociales dotées d'un règlement et d'une hiérarchie, où le chef est supposé aimer ses subordonnés d'un amour égal et où ceux-ci, fils symboliques du même père, se sentent fraternellement solidaires : ce qui joue entre eux sont des identifications secondaires et symboliques. Avec l'illusion groupale, nous avons par contre à faire à des identifications primaires ou narcissiques : l'égalité exigée de chacun par chacun des membres du groupe est une égalité d'être qui ne peut être obtenue que par la participation

fusionnelle au sein tout-puissant et autosuffisant de la mère vécue comme objet partiel.

Un troisième trait commun au groupe du Midi et à celui de l'Est, est le refus de prendre en considération la différence des sexes, le refus du couplage, le refus des explications de type psychanalytique, c'est-à-dire le refus d'un savoir supposé sur la sexualité. Dans le groupe de l'Est, cela s'est manifesté à la dixième séance par la constatation que le projet d'autogestion était l'apanage des hommes, les femmes du groupe se demandant s'il y avait une place pour elles dans une Cité où il était si peu question d'amour. Cela nous met sur la voie d'une autre condition : l'illusion groupale est dénégaration de l'existence des fantasmes originaires. On sait, grâce à l'analyse structurale faite par J. Laplanche et J.-B. Pontalis (1964), que les fantasmes originaires se rapportent aux trois phases du cycle de la sexualité : fantasmes de séduction, qui expliquent l'éveil du désir et l'attente du plaisir ; fantasmes de castration, qui expliquent la différence des sexes ; fantasmes de scène dite primitive ou originaire, qui expliquent l'origine des enfants. Dans les deux observations de groupes que je rapporte, l'idéologie égalitariste sert de défense contre l'angoisse de la castration en tant que celle-ci introduit entre les êtres la différence par excellence. Le refus du couplage est une défense contre les fantasmes de scène primitive. Le refus de l'interprétation psychanalytique est une défense contre le fantasme d'une séduction que le groupe pourrait exercer sur le moniteur ou le moniteur sur le groupe.

Néanmoins, l'illusion groupale est, elle aussi, un fantasme : « Nous avons été conçu par parthénogénèse, nous subsistons dans le ventre maternel par conception continue¹, nous sommes conçus mais non encore nés, notre naissance est indéfiniment reportée, le désir de notre mère étant de nous garder et notre désir étant de rester ainsi, tous bien ensemble et tous bien en elle. » Il s'agit là d'un autre type de fantasme des origines qui appelle une révision de la classification de J. Laplanche et J.-B. Pontalis. Par rapport aux trois autres types, il s'agit d'un contre-fantasme originaire ou mieux encore d'un fantasme contra-originaire. L'accent mis dans les deux groupes du Midi et de l'Est sur l'indifférence du moniteur envers le groupe ou du groupe envers le moniteur, le refus d'admettre celui-ci comme fondateur de celui-là, prennent là leur sens : « Nous sommes nés non pas d'un père, mais de notre propre groupe ; nous ne tirons pas notre origine d'un être ou d'une réalité extérieurs ; nous sommes un groupe-matrice qui s'engendre lui-même. » Descartes, discutant des preuves de l'existence de Dieu, reformule l'argument ontologique en disant que Dieu est, car il est cause de lui-même. Ainsi, dans l'illusion groupale, le groupe est et il est *causa sui*. Cycle qui se reproduit lui-même, temps circulaire de la fusion indéfiniment répétée, phénix qui se nourrit de ses entrailles et ressuscite de ses cendres. Des deux grandes métaphores que l'analyse sémantique a mises en évidence à propos du terme de groupe, et qui sont le lien (ou nœud) et le cercle (ou table ronde), c'est la seconde qui ne manque pas de surgir alors dans le discours collectif. L'attraction que les méthodes de groupe exercent à l'heure actuelle sur tant de gens provient pour une bonne part de la « philosophie » implicite attribuée ces méthodes : ici il est interdit de s'identifier au moniteur, à un chef quelconque ; c'est au groupe que chacun a à s'identifier.

(¹) La théorie de la création continue de Malebranche me semble fournir une expression philosophique à cet aspect du fantasme.

Une différence toutefois est à noter entre le groupe du Midi et celui de l'Est. Le premier m'a considéré comme étranger à sa barque et à son île du début à la fin, tandis que le second a souhaité qu'une fois rentré dans le rang, je sois réintégré à sa Cité. Bien qu'ils ne l'aient pas évoqué très explicitement, je restais perçu par plusieurs de ces jacobins centralisateurs comme le professeur parisien qui avait enseigné pendant plusieurs années à l'Université de Strasbourg, donc comme un des leurs. Le microphone central dressé sur un long pied depuis le sol, au centre du losange que formaient les tables autour desquelles nous étions assis, était volontiers désigné avec un certain humour comme phallus ou oreille me symbolisant. Une participante avait exprimé involontairement la position du groupe à mon égard en déclarant qu'il faudrait envoyer « tous les vieux de quarante-cinq ans qui sont dans les entreprises se recycler », âge qui n'était pas loin d'être le mien cette année-là. Dans la session du Midi, l'illusion groupale avait été suscitée par Léonore et ne pouvait être maintenue que si le groupe me la dissimulait. Pour le groupe de l'Est, où l'initiative en revenait aux hommes, elle ne pouvait exister que si j'en étais le témoin plus bienveillant que neutre. Dans le premier cas, le transfert sur le moniteur a été minimisé ; le transfert sur le groupe comme objet libidinal, maximisé. Dans le second cas, me faire entrer dans le groupe, dans son utopie et dans son illusion a représenté une tentative pour fondre en un seul les deux transferts, celui sur le groupe et celui sur le moniteur. Un autre groupe que j'ai animé par la suite a trouvé dans un lapsus une formule heureuse pour désigner cette confusion des transferts : alors qu'il voulait dire : « Pour moi, le groupe est la mère et Anzieu le père », un participant déclara : « Pour moi, le groupe est *le* mère et Anzieu *la* père. »

Ainsi se trouvaient remplies dans le groupe de l'Est les trois conditions principales de l'illusion groupale. Venons-en à l'événement qui en est résulté.

Le second soir, à la fin de la huitième séance, Daniel invite tout le monde à venir prendre le café chez lui et essuie un refus. Le troisième et dernier jour, entre la dixième et onzième séances, à l'heure de midi, dans l'escalier, le groupe laisse partir Daniel, décide de déjeuner ensemble, me cueille au passage et m'invite, ainsi que le technicien et la secrétaire chargés respectivement de l'enregistrement et de la transcription. Pourquoi ai-je accepté ? Autrement dit, pourquoi ai-je consenti à l'illusion groupale ? Une raison en partie consciente a joué : j'avais pris en enregistrant ce groupe deux risques, celui que le groupe ne décide, à un moment donné de son évolution, de mettre fin à l'enregistrement (ce qu'il avait la liberté de faire), et le risque inverse qu'il ne laisse fonctionner le magnétophone jusqu'au bout mais en restant fasciné et paralysé par sa présence et sans arriver de ce fait à évoluer. Or, la session touchait à sa fin. Le groupe avait très vite oublié la présence du microphone, et, derrière la vitre de la cabine, celle de l'électronicien affairé à ses appareils. Il avait régulièrement évolué. A l'inquiétude succédait en moi une satisfaction narcissique : quoi qu'il se passe dans les deux dernières séances, j'étais assuré de détenir et peut-être de pouvoir publier, chose qui n'a pas encore été faite, non seulement le texte intégral d'un groupe de diagnostic, mais, qui plus est, celui d'un « bon » groupe.

Quand un moniteur prend son groupe pour un « bon » groupe et que ce groupe prend réciproquement son moniteur pour un « bon » moniteur, tout est mûr pour l'illusion groupale. C'est là un bel exemple de complémentarité du transfert

et du contre-transfert. Seule l'élaboration de ce contre-transfert aurait pu me mettre sur la voie de l'interprétation correcte ; mais en acceptant l'invitation à ce repas collectif, je me privais du moment de recueillement intérieur nécessaire pour une telle élaboration. Une rationalisation a enfin surdéterminé mon consentement à l'illusion groupale : la pensée que ce banquet partagé ne saurait être de ma part une erreur si sa signification pour le groupe était analysée aussitôt après : je mis en effet la question sur le tapis dès la reprise de la séance, au début de l'après-midi ; un long silence fut la seule réponse du groupe dont le blocage commença là : moi-même, je ne savais pas encore bien ce qu'était l'illusion groupale et je me tus. Ainsi tourna court l'analyse collective sur laquelle j'avais à tort compté pour se substituer à mon auto-analyse défaillante.

Nous voilà donc attablés tous les dix dans un restaurant typiquement alsacien, au milieu de la gaieté des buveurs de bière ou de vin du Rhin. Nous célébrons une version mi-jacobine et mi-alsacienne de la Sainte Cène autour d'une monumentale choucroute renforcée de plusieurs jambonneaux chauds et complétée pour les uns d'un munster onctueux, puissant et poudré de cumin, pour les autres d'un vacherin glacé et montagneux dans un habit de crème chantilly, — pour moi, de l'un et de l'autre. Au bout de la table où je suis assis, les histoires drôles fusent dont je paie de bon cœur ma quote-part. Chacun mange sa part de ce bon groupe, on ne s'est jamais si bien senti ensemble. A l'autre bout, autour du jeune « couple » formé par le garçon de laboratoire et la secrétaire — oreilles accueillantes mais bouches muettes —, on parle sérieusement de choses qui n'ont jamais été dites pendant les séances et que les deux auditeurs « involontaires », ayant inconsciemment saisi qu'elles s'adressaient à moi par leur truchement, me rapporteront à leur tour dès qu'ils le pourront — ce sera une fois la session terminée —, me permettant ainsi de comprendre juste un temps trop tard.

Déjà à la pause de 10 h 30 le matin, j'ai accepté de me retrouver au même café que les participants et Fernand, un professeur, y a pour la première fois parlé de l'expérience de pédagogie institutionnelle qu'il tente avec ses élèves et dont les difficultés techniques l'ont conduit à s'inscrire à l'actuel groupe de diagnostic. Au déjeuner, à l'autre bout de la table d'où je ne l'entends pas, c'est d'une autre difficulté de cette expérience qu'il parle : sa classe est mixte ; l'auto-gestion qu'il y a instituée l'a conduit à entrer dans des rapports moins hiérarchiques, plus spontanés avec ses élèves, notamment avec les filles ; d'où une conséquence qui l'embarrasse beaucoup : il éprouve du désir pour une de ses élèves et le non-directivisme rogérien laisse la place entre elle et lui à des jeux de mots ou de mains dont il lui devient manifeste qu'ils n'ont plus guère à voir avec une stricte pédagogie. Fernand cite un incident de ce genre : une fois la jeune fille lui a lancé une pelote de laine qui a commencé de se dérouler et qu'il a renvoyée ; d'autres élèves l'ont attrapée et jetée jusqu'à ce que le fil soit complètement dévidé ; à la fin toute la classe était prise dans les entrecroisements d'un même écheveau.

A la reprise de l'après-midi, lors de la onzième séance, une allusion est faite par quelques participants à l'écheveau comme symbole du lien que les communications ont tissé entre les membres du présent groupe, mais nulle référence n'est faite au récit de Fernand. Pour la première fois, est transgressée

la règle de restitution au groupe de ce qui s'est dit entre des participants en dehors des séances. La transgression de cette règle par le groupe constituait un renvoi immédiat en miroir de ma propre transgression, accomplie en déjeunant avec eux, de la règle d'abstinence. Mais ce jeu échappe à l'Œdipe aveugle que je suis devenu depuis que j'ai baigné dans l'illusion groupale. Cet écheveau qui est lancé vers moi, je le laisse filer sous mon nez sans m'en saisir. Je laisse faire par le groupe cette transgression par omission que je n'ai même pas remarquée et qui, surtout, en symbolise une autre, restée latente dans les pensées de plusieurs membres du groupe, à savoir les tentations et les dangers d'une transgression de l'« inceste » par les professeurs, les formateurs, les moniteurs avec les « enfants » ou les sujets confiés à eux. Une autre restitution tue par le groupe va dans le même sens : elle concerne certaines suppositions de couloir sur le couple que seraient censés former tantôt le jeune technicien et la jeune secrétaire perçus comme étant mes deux « protégés » (couple frère-sœur), tantôt celle-ci et moi-même (couple père-fille), parce qu'à la pause nous allons tous les trois ou tous les deux au café à part du groupe (la présence d'un interlocuteur, observateur non-participant, représente une aide irremplaçable pour permettre au moniteur de verbaliser son contre-transfert sur le groupe). Je n'avais pas non plus prêté une attention suffisamment analytique à ces propos quand ils m'étaient revenus aux oreilles hors séance. Le phénomène de bouc émissaire allait également dans le même sens. La règle d'abstinence interdit en effet aux participants d'un groupe de diagnostic d'entretenir avec le moniteur, en dehors des séances, des rapports personnels autres que de politesse ou de nécessité. Or, dans les deux groupes du Midi et de l'Est, cette règle a été entendue comme s'appliquant aussi aux rapports fantasmatiques que les participants seraient tentés d'avoir en séance avec le moniteur. Précisément, c'est là le crime dont ont été accusés Nicolas et Daniel : en se conduisant par leurs interventions comme le moniteur, ils sont suspects de s'être identifiés à lui, c'est-à-dire d'avoir voulu établir avec lui une relation privilégiée par excellence, d'avoir tenté, en l'incorporant, de l'avoir tout entier à eux.

Une des interprétations exactes que j'avais données — mon pouvoir supposé m'a été retiré pour être transféré au groupe — a favorisé l'illusion groupale parce qu'elle était incomplète. L'interprétation qu'il m'a manqué de trouver eût été que, dépouillé de mon pouvoir, je restais le sujet ou l'objet supposé d'un désir interdit. Seule une interprétation de ce type aurait eu quelque chance d'amener à verbalisation en séance des fantasmes de scène originale entre les deux observateurs, entre la secrétaire et moi-même, entre le groupe et moi, et des fantasmes de séduction et de couplage entre les hommes, relativement jeunes, et les femmes du groupe, en moyenne plus âgées. Le groupe serait peut-être alors parvenu à vivre un fonctionnement groupal de niveau œdipien et non plus prégénital. A mon sens, un tel fonctionnement requiert une triple reconnaissance, celle du tabou de l'inceste (c'est-à-dire de la loi commune), celle des différences entre les humains (qui cessent d'être attribués à la castration), celle enfin d'une relation « procréatrice » du moniteur à son groupe ou du fondateur à la Cité : autrement dit les participants, ne se sentant plus exclus de cette relation et n'éprouvant plus le besoin de la détruire par « envie » — au sens kleinien du terme —, peuvent entretenir des rapports psychiques vivants et féconds, faits d'ambivalence et d'identification, à la fois avec l'un et avec l'autre des deux termes, le moniteur (ou, dans les groupes sociaux naturels, le chef) et le groupe.

Observation n° 6 :

Comment est-il possible de traiter psychanalytiquement l'illusion groupale ? Une première remarque est à faire : l'illusion groupale est une phase inévitable dans la vie des groupes, naturels ou de formation ; il arrive que des moyens coercitifs soient utilisés à son encontre ; une démarche psychanalytique ne saurait en assurer — au nom de quoi, d'ailleurs ? — la prévention. Une seconde remarque s'impose tout autant : le travail de dégagement par rapport à une illusion requiert le passage par la désillusion, ce que Georges Favez (1971) a bien montré pour la cure psychanalytique.

Comment aménager les expériences de groupe pour donner quelque chance à un tel travail de dégagement de s'effectuer ? Un dispositif que mes collègues de travail et moi-même avons mis au point depuis quelques années est réalisable dans les situations de séminaire : les participants font partie pendant toute la durée de la session à la fois d'un petit groupe, qui fonctionne tantôt en groupe de diagnostic, tantôt en psychodrame, et d'un groupe large formé de tous les participants, moniteurs et observateurs des divers petits groupes et qui fonctionne en associations libres collectives. L'obligation de changer de méthode (passage du groupe de diagnostic au psychodrame) et de dimension (passage du petit groupe au groupe large) facilite le dégagement. L'observation n° 6 porte précisément sur un séminaire de ce type. Ce séminaire a été animé par des enseignants de Nanterre dont moi-même pour nos propres étudiants du certificat de psychologie clinique de la maîtrise de psychologie.

Plusieurs des variables habituelles aux séminaires de formation se trouvaient là modifiées. Les participants étaient certes volontaires, mais ils se connaissaient tous à l'avance. Ils travaillaient depuis deux mois avec moi en petits groupes de psychodrame, lesquels s'étaient librement constitués sur la base d'affinités antérieures parfois anciennes. Les groupes de psychodrame avaient à se réunir trois fois encore après le séminaire, ce qui fut fait pour deux d'entre eux. Le séminaire, d'une durée de quatre jours (chaque journée comportait une réunion plénière et trois séances de groupe de diagnostic), se déroulait dans les locaux de l'Université. Les moniteurs étaient certains des professeurs habituels de ces étudiants. Enfin, si j'entretenais avec ces collègues des relations régulières dans le cadre de l'organisation du travail universitaire et dans celui de la recherche sur les petits groupes, c'était la première fois que chacun de nous œuvrait avec les trois autres à la réalisation conjointe d'une session de formation de ce type. Les modifications de variables mineures n'ont d'ailleurs rien changé quant à l'essentiel des processus psychiques inconscients propres à la situation de séminaire, notamment au clivage du transfert, à la production d'idéologie ou de mythe, au refus des fantasmes originaires, à l'illusion groupale.

Cette expérience a permis une découverte complémentaire concernant l'illusion groupale. Le quatrième jour, lors de la réunion quotidienne du matin entre moniteurs et observateurs, avant la dernière séance plénière, la comparaison entre le matériel des trois groupes de diagnostic animés par mes collègues et du matériel des réunions plénières animées par moi-même avec leur collaboration nous met devant une évidence. Il n'y a pas seulement ce qui était prévu, désinvestissement du groupe large et surinvestissement du petit groupe. Il y a plus :

pour les participants, le petit groupe de psychodrame, très investi depuis deux mois, transformé pour quatre jours en groupe de diagnostic, et appelé à redevenir pour quelques semaines groupe de psychodrame, ce petit groupe remplissait une fonction défensive sur deux fronts : défense contre la réalité psychique intérieure, c'est-à-dire le redoutable inconscient individuel, auquel ces futurs psychologues cliniciens attendaient d'être, tout en le repoussant, sensibilisés par le séminaire ; défense contre la dure réalité socio-professionnelle extérieure, en tant qu'elle symbolise la fin des études, l'engagement dans le métier et dans les responsabilités de la vie adulte. On sait que, depuis 1968, le petit groupe plus ou moins non directif est devenu une formule pédagogique courante dans l'Université. Pour les participants, le séminaire, loin de les affronter à une méthodologie nouvelle, les a maintenus dans un domaine connu. L'illusion groupale leur est déjà familière dans les petits groupes spontanés, où, mêlant le travail et les affinités, ils se rassemblent d'eux-mêmes entre camarades de même âge, de même expérience, de même orientation, de même mentalité. Depuis cette réforme pédagogique, ils se sentent heureux — ils l'ont dit et répété au séminaire — au sein de l'*Alma mater*, Université nourricière, avec ses locaux accueillants, avec ses maîtres libéraux et compréhensifs, qui vont jusqu'à leur faire vivre des expériences psychologiques intéressantes sans que les étudiants aient à en payer le prix. Le prix que leur coûterait l'inscription à un tel séminaire en dehors de l'Université s'ils étaient des professionnels, et dont ils font l'économie ici, est d'ailleurs cité par plusieurs comme une des causes de leur attitude passive dans les séances plénières. Le prix en question est en fait celui du sevrage, plus exactement de la perte de l'objet, première forme de la castration (cf. p. 101, le chapitre n° 6 sur les fantasmes de casse).

Les interprétations données le dernier jour en groupe large et en petit groupe pointent ces divers éléments, mais sans les rassembler en des formulations systématiques, afin de permettre aux participants d'effectuer eux-mêmes le travail préalable à toute prise de conscience. Un des trois groupes parvient à celle-ci au cours de la séance de psychodrame qui suit le séminaire, et où un thème est retenu unanimement après plusieurs propositions : faut-il dire la vérité à un consultant chez qui on découvre une maladie mortelle ? Le jeu entre une malade et son médecin puis entre elle et sa mère atteint une intensité et un dépouillement dramatiques que certains des spectateurs supportent mal. L'analyse collective est, pour cette raison, reportée à la semaine suivante. Elle débute par une question : « Qui a-t-on voulu faire mourir ? — le moniteur ? le groupe ? » Elle aboutit finalement à découvrir que la vérité si redoutée de tous ici était qu'il allait falloir mourir à la mère de l'enfance, mourir à l'adolescence, mourir à la vie d'étudiant poursuivie dans le vase clos et chaud de l'Université. C'est ainsi que ce groupe a pu amorcer son passage à la réalité sociale en verbalisant son expérience de la désillusion.

Un second groupe refuse de revenir au jeu psychodramatique après le séminaire et consacre les réunions restantes à analyser les effets personnels très importants du groupe de diagnostic sur ses membres. Alors que le premier groupe prend conscience de s'être surtout servi de l'illusion groupale comme défense contre les « ténèbres extérieures », ce second groupe s'aperçoit qu'elle lui a servi surtout de défense contre la mobilisation et la reconnaissance de l'inconscient individuel.

Quant au troisième groupe, qui se trouve comprendre plusieurs couples pré-existants, dont un marié, et qui a vécu l'expérience du groupe de diagnostic sur un mode assez défensif, les ultimes séances de psychodrame lui permettent de saisir que le couplage a fonctionné chez lui comme défense contre la régression collective ; au lieu de l'illusion groupale, c'est un fantasme de scène originaire qui, en raison de la prédominance des couples dans le groupe, a surgi brusquement dès la seconde séance de psychodrame, provoquant le blocage constaté consécutivement. Ce blocage s'était traduit dans plusieurs jeux (par exemple : les routiers en grève bloquent les autoroutes) sans que sa signification n'ait pu être élucidée plus tôt.

Explication psychanalytique

Il reste, pour terminer, à compléter et à systématiser les références théoriques éparses dans le commentaire de ces trois observations. Expliquer, en psychanalyse, c'est rendre compte d'un processus inconscient selon quatre perspectives : dynamique, économique, topique, génétique. Appliquons-les ici.

① Du point de vue dynamique, la situation de groupe entraîne une menace de perte de l'identité du moi. La présence d'une pluralité d'inconnus matérialise les risques de morcellement. L'illusion groupale répond à un désir de sécurité, de préservation de l'unité moi que menacée ; pour cela, elle remplace l'identité de l'individu par une identité de groupe : à la menace visant le narcissisme individuel, elle répond en instaurant un narcissisme groupal. Le groupe trouve ainsi son identité en même temps que les individus s'y affirment tous identiques. Le langage courant confirme que le conflit en jeu est bien la lutte contre l'angoisse de morcellement puisqu'il dote les groupes solidaires d'un « esprit de corps » et qu'il appelle « membres » les individus composant ce « corps ». Ceci prolonge la constatation faite par Pontalis dès 1963 dans son article sur « Le petit groupe comme objet » : le groupe peut devenir un objet libidinal ou plus généralement pulsionnel, au sens psychanalytique du terme « objet ».

② Le point de vue économique requiert ici la prise en considération de conceptions kleinienne. La situation de groupe éveille un fantasme qui a surtout été décrit jusqu'ici dans les psychanalyses d'enfants : le fantasme de la destruction mutuelle des enfants-fèces dans le ventre maternel. Les autres sont à la fois des rivaux à éliminer et des éliminateurs potentiels. Les participants d'un groupe élaborent diverses défenses individuelles contre cette position persécutive, par exemple en gardant un silence obstiné ou en tentant de prendre le leadership ou encore de constituer des sous-groupes. L'illusion groupale représente une défense collective contre l'angoisse persécutive commune. A. Béjarano m'a fait justement remarquer que c'est une

défense hypomaniaque. L'euphorie, la fête, que les participants connaissent alors, en est une preuve. La pulsion de mort ayant été « projetée » (sur un bouc émissaire, sur le groupe large, sur les ténèbres extérieures), les participants peuvent jouir d'éprouver entre eux un lien purement libidinal. Le groupe devient l'objet perdu ou détruit avec lequel ils célèbrent, dans l'exaltation, les retrouvailles.

② Du point de vue topique, l'illusion groupale illustre le fonctionnement, dans les groupes, du Moi idéal. Cette notion, qui n'est pas admise par tous les psychanalystes mais qui s'impose à tous ceux qui travaillent sur des groupes, désigne non pas tant une nouvelle instance de l'appareil psychique qu'un état archaïque du Moi, héritier du narcissisme primaire. Freud, on le sait, abandonnant la première topique (conscient, préconscient, inconscient) a parlé d'abord d'Idéal du Moi puis, à la place, du Surmoi. Certains de ses successeurs, H. Nunberg et D. Lagache notamment, ont conservé ces deux notions pour désigner les deux pôles opposés (celui de l'interdit, celui du modèle à réaliser), internes à l'instance du Surmoi. Ils ont de plus différencié l'Idéal du Moi et le Moi idéal. Le premier, l'Idéal du Moi, qui se constitue avec l'organisation œdipienne, a essentiellement une fonction de représentation : il propose au Moi des projets, il le guide dans ce qu'il a à faire (tandis que le Surmoi l'empêche de faire). Le second, le Moi idéal, est précoce ; il se constitue en même temps que les premières relations d'objet de l'enfant à sa mère devenue distincte de lui ; sa fonction est beaucoup plus affective que représentative ; l'exaltation des retrouvailles avec l'objet partiel, premier dispensateur du plaisir (le sein et ses substituts), en est le principal effet. La prise en considération des conflits intrasystémiques (entre le Surmoi et l'Idéal du Moi, entre le Surmoi et le Moi idéal, entre l'Idéal du Moi et le Moi idéal) est capitale pour la compréhension des syndromes psychopathologiques (cf. D. Lagache, 1965). Revenons au Moi idéal. Il est constitué par l'intériorisation de la relation duelle de l'enfant à la mère dont il est dépendant et par laquelle il est protégé. C'est l'image exaltante de la toute-puissance narcissique, image archaïque avec laquelle le sujet cherche à entretenir une relation sur le mode fusionnel de l'identification primaire. L'illusion groupale provient de la substitution, au Moi idéal de chacun, d'un Moi idéal commun. D'où l'accent mis alors sur le caractère chaleureux des relations entre les membres, sur la réciprocité de la fusion les uns avec les autres, sur la protection que le groupe apporte aux siens, sur le sentiment d'y participer d'un pouvoir souverain. L'illusion groupale s'accompagne souvent d'un repas de groupe¹, figuration symbolique d'une introjection collective du sein en tant qu'objet partiel, et

(¹) La mythologie grecque fournit une illustration de l'illusion groupale avec le mythe des fils d'Éole, tous semblables et tous obèses, et dont la vie se passe en un banquet indéfini. Une adaptation cinématographique involontaire du mythe grec me semble fournie par le film de Marco Ferreri, *la Grande bouffe* (1973). — Dans *la Terre sans mal* (Seuil, 1976), l'ethnologue Hélène Clastres donne un exemple d'illusion groupale, là aussi involontaire et suicidaire à moyen terme : la longue marche — rituelle semble-t-il — de 12 000 Tupi

qui est différent du festin totémique où le père, objet total, collectivement mis à mort, est incorporé et intériorisé sous une forme qui donne naissance au couple Surmoi-Idéal du Moi. Lagache a souligné les implications sado-masochistes de l'instance du Moi idéal : à ceci correspond bien l'incident de la servante humiliée survenue au second repas du groupe du Midi, ainsi que, plus généralement, l'assujettissement tyrannique des individus au groupe qui s'observe à ce moment-là : les déviants, comme Nicolas ou Daniel, en font à leurs frais la pénible expérience. Lacan, rattachant le Moi idéal au stade du miroir, l'a situé dans le registre de l'imaginaire. L'observation des groupes le confirme également : l'illusion groupale est la forme particulière que prend en groupe le stade du miroir. Un miroir qui comporterait autant de faces que de participants, comme ce salon polygonal entièrement tapissé de glaces, dans le film *La Dame de Shangai* d'Orson Welles, où un poursuivant et un poursuivi, qui s'y trouvent finalement enfermés et qui s'y entrebattent, se piègent aux leurres de leurs images répercutées à l'infini. Je pense, pour en terminer avec le point de vue topique, que la psychanalyse appliquée à la vie groupale n'effectuera des progrès décisifs que par le recours systématique à la seconde topique freudienne, notamment par la mise en place exacte des divers types et niveaux d'identification en jeu dans les principaux phénomènes de groupe. Freud a donné l'exemple en analysant le rôle de l'Idéal du Moi dans les groupes mais, au lieu de poursuivre dans la voie ainsi ouverte, on ne s'est que trop cantonné à la prise en considération de cette seule instance.

④ Du point de vue génétique classique, la situation de groupe provoque une régression de la position œdipienne au stade oral. La peur de voir révéler aux autres, dans les groupes, sa propre castration conduit les participants à l'évitement de ce fantasme par une régression orale, qui possède un caractère de défense névrotique provisoire et réversible. J'ai suffisamment décrit le clivage qui s'ensuit de l'incorporation passive et du sadisme oral pour ne pas y revenir. L'étude génétique ne saurait toutefois se limiter au point de vue classique. L'apport de D. W. Winnicott est, sur un sujet pareil, particulièrement éclairant : il fournit un maillon théorique jusqu'ici manquant. Le désinvestissement de la réalité extérieure, la mise hors circuit du couple Surmoi-Idéal du moi, la suspension de l'épreuve de réalité, ramènent l'appareil psychique des participants à cette étape intermédiaire entre la pure fusion fantasmatique au sein et

du Brésil en 1539 vers « la terre sans mal », lieu d'abondance qu'il n'est pas nécessaire d'ensemencer, où les flèches s'en vont seules à la chasse, où règne une vie de fêtes, danses et buveries. Les famines, maladies, guerres rencontrées en chemin sont considérées comme des épreuves initiatiques nécessaires à la lente mutation des esprits et des corps. Pour accéder à ce pays utopique sans interdits, il faut quitter la société réelle complètement, son territoire, ses cultures, ses règles du mariage, ses vérités établies. L'homme est né pour être dieu mais il se perd dans les contraintes sociales (travail, loi, pouvoir) ; en s'en libérant, il peut vaincre la vieillesse et la mort, retrouver la liberté absolue promise par sa nature divine. Le rêve collectif prit fin dix ans plus tard au Pérou, que 300 rescapés seulement atteignirent.

la reconnaissance de l'existence de la réalité comme telle, étape que Winnicott a caractérisée par les phénomènes transitionnels. Dans l'illusion groupale, les participants se donnent un objet transitionnel commun, le groupe, qui est pour chacun à la fois réalité extérieure et substitut ou, mieux, simulacre du sein. Winnicott insiste sur le fait que, tout en constituant un passage vers la relation d'objet proprement dite, le phénomène transitionnel apporte à l'individu quelque chose qui reste important dans toute la suite de son développement, à savoir la présence d'un champ neutre entre la réalité extérieure et la réalité intérieure qu'il appelle le champ de l'illusion. Celui-ci se trouve ré-expérimenté par chacun de nous de façon intense dans l'art ou la religion ou l'imagination ou la création scientifique. Ce que par mon travail j'espère avoir ajouté à Winnicott, c'est qu'à côté de l'illusion individuelle et des productions culturelles qu'elle alimente et dont elle se nourrit, il existe une illusion groupale, régression protectrice, transition vers la réalité inconsciente intérieure ou vers la réalité sociale extérieure. Les êtres humains en se plongeant dans la vie de groupe parfois y retrouvent leur pouvoir créateur, parfois y partagent une illusion enchantée ou autodestructrice⁽¹⁾. Dans ce dernier cas la pulsion de mort, clivée, inébranlable et sourde, est projetée non pas à l'extérieur mais sur le groupe lui-même. Pour terminer sur une idée plus générale, nous aimerions, du groupe, dire, avec le poète auquel nous venons de faire allusion, qu'il est cette

Amère, sombre et sonore citerne

Sonnant dans l'âme un creux toujours futur.

(Paul Valéry, *le Cimetière marin*.)

(1) Marie-Hélène Ayel et Joseph Villier préparent un travail qu'ils pensent intituler *Au-delà de l'illusion groupale* où, à l'occasion de l'observation d'un groupe thérapeutique, ils comptent montrer comment le groupe, après s'être constitué dans l'illusion groupale, et après l'avoir dépassée grâce aux interventions appropriées des deux interprétants, a pu agir pour la première fois en cothérapeute à l'égard d'un de ses membres en effectuant à son égard un travail psychanalytique, collectif et bénéfique, d'interprétation. Ils ont publié une première observation brève des débuts de ce groupe (Ayel M.-H., Villier J., 1974).